

TEXTYLES

## Textyles

Revue des lettres belges de langue française

5 | 1988

Lectures de Paul Willems

---

# Les années d'apprentissage de Paul Willems

Francine Mikolajczak-Thyrion

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1700>

DOI : 10.4000/textyles.1700

ISSN : 2295-2667

### Éditeur

Le Cri

### Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 1988

Pagination : 5-12

ISSN : 0776-0116

### Référence électronique

Francine Mikolajczak-Thyrion, « Les années d'apprentissage de Paul Willems », *Textyles* [En ligne], 5 | 1988, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1700> ; DOI : 10.4000/textyles.1700

---

Tous droits réservés

## LES ANNEES D'APPRENTISSAGE DE PAUL WILLEMS

« Pour ce qui est de mon œuvre, je me considère comme totalement libre, profondément anarchiste : je veux me réserver un espace auquel personne ne peut toucher.

Pour moi, il est de plus en plus évident que les seules choses qui aient un sens sont les fragiles châteaux de carte de la poésie. » Paul Willems <sup>1</sup>.

Aborder un écrivain par le biais de sa biographie risque bien souvent de ne réserver que des désappointements. Outre que la biographie cache autant qu'elle dévoile, n'offrant que de pauvres éclairages pour la compréhension de l'œuvre, elle se situe toujours en-deçà de ce que disent les textes, surpassée de loin par ceux-ci et par l'univers qu'ils déploient.

Au moment de présenter Paul Willems et d'évoquer sa vie, il serait vain de prétendre fournir des repères essentiels pour la compréhension de son univers. Et cependant, nous n'hésitons pas à avancer que voilà un écrivain dont la vie est littérature, dont la vie est d'emblée intimement liée au texte, au texte du monde dans la mesure où celui-ci génère mythes et représentations, et au monde du texte, du texte comme initiation aux mystères du monde. Cette esquisse suivra donc ces pistes-là bien plus que la trame strictement événementielle toujours transcendée, chez Willems, par une histoire vécue selon d'autres dimensions : magie, appel de l'ailleurs, blessure ...

Paul Willems naît en 1912 à Edegem, bourg de la grande banlieue anversoise. Sa maison natale, un pavillon de chasse da-

---

<sup>1</sup> *Le Monde de Paul Willems*, Textes, entretiens, études rassemblés par Paul Emond, Henri Ronse et Fabrice van de Kerckove. Bruxelles, éd. Labor, coll. "Archives du Futur", 1984, p. 256 ("Je fais mienne l'attitude de Li PO, un poète chinois de l'époque Tang.")

tant de l'époque espagnole, est entourée d'eau, d'arbres et de haies, et isolée du reste du monde dans un parc de sept hectares. Cet espace déjà parlant est aussi le microcosme qui a vu naître, dans les années trente, l'œuvre de Marie Gevers, la mère de Paul Willems. On sait à quel point celle-ci a investi Missembourg, son jardin et son étang, vivant à leur rythme et traduisant leur permanence et leurs fluctuations dans une cosmogonie amoureuse et sensitive ; on sait aussi combien elle était attentive à la magie de ce lieu, prête à y faire jaillir les présences attestées par les légendes et le folklore populaire <sup>1</sup>. On peut donc imaginer comment Paul Willems apprit Missembourg, comment cet espace lui fut raconté dès l'enfance <sup>2</sup>, l'imprégna, le forma, jusqu'à acquérir pour lui une dimension mythique. Missembourg est véritablement le lieu de toutes les origines, de toutes les naissances puisque l'enfant y fera tous ses premiers apprentissages, y compris l'apprentissage scolaire jusqu'à 12 ans : l'école primaire est trop éloignée de la maison pour que l'enfant la fréquente. Apprendre à lire signifiera d'ailleurs d'emblée, pour lui, décoder une histoire puisque, comme sa mère, il apprend à lire et à écrire dans le *Télémaque* de Fénelon, sous le contrôle de sa grand-mère. Dès lors, il lira et relira les contes d'Andersen dont les personnages, les fées surtout, peupleront son existence et formeront le substrat d'où naîtront ses propres personnages. Il aura également accès à la grande bibliothèque familiale dont il lit les livres au hasard et dans le désordre.

C'est dans ce jardin merveilleux et protégé, où les pulsations de l'univers sensible devenaient des signes organisés dans la parole de la mère et où des présences familières étaient suscitées par les contes et les légendes que l'on peut chercher – et trouver – certaines constantes de l'œuvre de notre auteur : sens du merveilleux et transgression des frontières du réel, fascination pour le

---

<sup>1</sup> Voir notamment : *Guldentop*, Bruxelles, Labor, 1985, coll. « Espace Nord ».

<sup>2</sup> Ceci est attesté par l'auteur lui-même : "Je ne lisais pas encore, que ma mère m'avait donné depuis longtemps les clefs de sa poésie. Tout petit enfant, je comprenais les mots anémone, vent d'ouest, cardamine, brochet, équinoxe. Dans le ciel, je distinguais Rigel de Betelgeuse et je savais les saisons. Quand j'ai lu pour la première fois un livre de ma mère, j'ai eu l'impression de le relire. Je l'avais déjà en moi." (Discours de réception à l'Académie royale de Belgique in *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, Bruxelles, Palais des Académies, Tome LIV, n° 3-4, 1976, p. 171.)

vent d'Ouest <sup>1</sup> et pour ce que Marie Gevers appelait les météores <sup>2</sup>.

A Missembourg, il n'y a pas de radio et évidemment pas de télévision. L'actualité est tout entière centrée sur la maison et ses habitants : celle du monde n'y arrive que par l'intermédiaire « décalé » de périodiques littéraires et d'un journal local. Enfin, la scission d'avec le monde environnant est aussi linguistique puisqu'on parle le français alors que, tout aux alentours, les gens parlent flamand. Le milieu auquel appartient la famille Willems, la bourgeoisie francophone d'Anvers, forme un milieu fermé et souvent inculte, où les préoccupations d'argent sont déterminantes.

Le réel trouve cependant toujours à s'imposer et ce, à sa façon. L'enfant, prince d'un univers merveilleux, souffrira de violentes crises d'asthme jusqu'à l'âge de 13 ans. Il connaît les affres de l'étouffement et l'angoisse des nuits épuisantes, mais en même temps, il est exalté et habité d'une immense joie parce que ces épreuves lui apportent la révélation de l'envers des choses, lui apparaissent comme une initiation extraordinaire qui le mène, sur les traces d'Orphée, aux frontières de la nuit <sup>3</sup>. Sa grand-mère, dont il sait par ailleurs qu'elle se prépare au grand voyage, le veille parfois, immobile et silencieuse. Elle acquiert pour lui, en ces moments, une dimension mythique : elle devient la gardienne — et la garante — des mystères de l'autre monde, de l'autre face du monde dont il attend la révélation. Et cela, d'autant plus que l'appel solennel de la nuit lui parvient, lors d'une crise violente, par l'intermédiaire des sirènes des navires sur l'Escaut. Cet appel sera à l'origine d'une fascination pour ce fleuve et d'une passion pour Anvers — la nocturne, pour Ostende aussi, villes qui, comme la réalité, ont deux visages, qui sont deux êtres : celui de la nuit, irrationnel, fluctuant, insaisissable, et celui du jour qui n'en est que le reflet rassurant <sup>4</sup>.

La connaissance de l'eau, par les baignades dans l'étang, appartient donc aussi aux expériences primordiales et fournira une matrice symbolique pour formuler des distinctions essentielles,

<sup>1</sup> Voir par exemple *Tout est réel ici*.

<sup>2</sup> Une de ses œuvres leur est d'ailleurs consacrée (*Plaisir des météores*, 1968-1, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, coll. Passé Présent).

<sup>3</sup> Voir *Le monde de Paul Willems*, op. cit., p. 42-44.

<sup>4</sup> Deux œuvres de Paul Willems témoignent surtout de cet attachement : *La Ville à voile* et *Miroirs d'Ostende*.

mais également pour éprouver la résistance du réel au désir : la surface de l'eau est à la fois miroitement et reflet, ouverture sur un autre monde, profondeur incertaine et foisonnante comme la mémoire ; lieu où le corps éprouve sa consistance propre et ses limites, mais est aussi pris, enveloppé, entraîné par l'élément. La traversée de l'Escaut à la nage, plus tard, sera vécue comme bien plus importante que toute autre réussite « mondaine » (l'obtention d'un diplôme universitaire par exemple).

Au travers de ces années d'apprentissage et d'initiation aux secrets du monde, l'imaginaire de Paul Willems s'est structuré sur la base d'une intense connivence avec l'univers de Missebourg au sein duquel cependant, impitoyable, la blessure, celle du temps qui passe, notamment, a aussi trouvé à s'inscrire.

Pour garder suffisamment de fidélité par rapport à la convention biographique, disons ici qu'en 1924, il entreprend des humanités greco-latines au lycée d'Anvers et qu'en 1930, il commence des études de droit à l'Université de Bruxelles ; il obtient son diplôme en 1936.

Des voyages et des livres marqueront ces périodes : d'abord, un périple de plus de deux mois sur l'Atlantique, à bord d'un grand pétrolier où il s'est engagé comme aide-steward en terminant ses études secondaires. C'est le moment d'un contact essentiel avec la mer, fait de longues heures de contemplation et de méditation, mais son attente reste inassouvie : l'horizon se dérobe toujours. A l'âge de vingt ans, il découvre D.-H. Lawrence et Knut Hamsun qui l'aident à assouplir le carcan de la morale stricte dans laquelle il avait été élevé. Grâce à eux, la sexualité pourra être progressivement intégrée comme expérience et rapport au monde qui concerne l'être entier.

Docteur en droit, il choisit de se spécialiser en droit maritime et de se rapprocher ainsi de ce qui compte à ses yeux, « de l'Escaut, de la mer et des bateaux »<sup>1</sup>. Mais pour cela, il doit apprendre l'allemand ; il passe donc une année en Allemagne, année importante à plusieurs points de vue. Dans la région de Montjoie, il est d'abord précepteur de cinq garçons, dans une grande ferme isolée au milieu d'immenses forêts. Il retrouve là les données de l'expérience initiatique et du temps merveilleux des commencements liés à l'isolement, à l'ignorance de la langue et aux gestes séculaires du travail de la terre. Il apprend cette autre langue, pa-

---

<sup>1</sup> *Le monde de Paul Willems, op. cit.*, p. 95.

rente de la langue proche et lointaine du village de son enfance ; au-delà du nazisme triomphant à ce moment, il a la révélation d'une sensibilité et d'une culture assez accordées à son mode de perception.

En Bavière, où il poursuit son séjour, il rencontre un interlocuteur de grande qualité en la personne de Wilhelm Hausenstein qui venait d'être exclu de la Chambre des écrivains du Reich et se voyait donc interdit de publication. Sous son égide, il découvre les romantiques allemands alors que sa formation avait été jusqu'alors presque exclusivement tournée vers la France. Il lit et relit avec enthousiasme Mörike, Novalis, Hoffman, Kleist, Brentano, les frères Grimm, Eichendorf, Büchner, Tieck, ... et voit dans leurs œuvres une des formes les plus fascinantes de la création artistique <sup>1</sup>. Ces écrivains marquent effectivement un sommet de la littérature allemande et européenne par leurs œuvres qui témoignent d'une réflexion intense, cohérente et novatrice sur l'art et le langage. Par une appréhension extrêmement attentive du monde sensible, ils tentent d'en décrypter les signes pour en saisir le mystère et ils accordent une place privilégiée à l'inconscient et à la valeur symbolique des formes de l'expression humaine ; ils sont fascinés par l'idée d'un langage à la fois total et originel, et en même temps habités par l'idée de la mort qui, seule, pourra combler le manque à être et donc le manque à vivre. On perçoit, par cette brève esquisse, la proximité qui a pu s'établir entre le jeune lecteur et les textes qu'il découvrait.

A ce moment, il avait déjà derrière lui une longue et active familiarité avec le travail d'écriture puisque, dès l'âge de 13-14 ans, il fut un interlocuteur pour Marie Gevers qui lui montrait ses textes et en parlait avec lui.

Vers l'âge de 25 ans, l'apprentissage proprement dit touche à sa fin. Une découverte liée à son identité linguistique l'attend cependant encore lorsqu'il arrive comme jeune stagiaire au barreau d'Anvers et qu'il est amené à défendre des gens, des Flamands, dont il se sent proche mais dont il ne possède pas bien la langue. Jusque là, son statut de francophone de Flandre ne l'avait guère préoccupé. Mais alors, la discordance lui apparaît et générera un malaise durable : il se sent des racines qui unissent une terre et un groupe humain par le biais de la langue. Plus tard, dans les

---

<sup>1</sup> Il découvre aussi la peinture romantique allemande, et tout particulièrement celle de Caspar David Friedrich qui lui semble incarner le mouvement (Voir *idem*, p. 95-98).



œuvres théâtrales, cela se traduira par un effet de déréalisation, par une accentuation du caractère magique de l'espace théâtral. Pour l'instant, il se tourne vers les milieux néerlandophones d'Anvers et apprend à connaître le mouvement flamand et le problème social qui l'a fait surgir. Il se lie avec la famille du professeur De Groodt qui enseigne l'histologie à l'Université de Gand et qui aura sur lui une influence marquante.

Une longue parenthèse, celle de la guerre, s'ouvre ensuite, qui retardera le moment du véritable engagement professionnel. Mais sur le plan littéraire, cette période est déjà fructueuse.

Mobilisé en septembre 1939, il se trouve à Liège le 9 mai 1940. Le front ayant été rompu, les soldats battent en retraite pour tenter de reformer les lignes à l'arrière. Pendant plusieurs jours, il roulera sur une vieille bicyclette, vers Bruxelles et puis Anvers, s'arrêtant la nuit dans des jardins ( à Grand-Rosière notamment <sup>1</sup> ) pour se reposer, participant, comme observateur d'artillerie, aux actions de résistance de l'armée. Dans cette atmosphère apocalyptique d'ébranlement, de destruction et de mort, il est envahi par une extraordinaire exaltation liée à l'effacement soudain de tous les repères connus et il navigue dans l'irréalité la plus totale, le printemps et les jardins en fleurs le ramenant aux heures paradisiaques de l'enfance. Ce qui lui importe, à ce moment, c'est son livre dont il a emporté le manuscrit inachevé. Chaque fois qu'il le peut, il y travaille <sup>2</sup>.

Pendant l'occupation, il quitte le barreau et est engagé par le Ministère du Ravitaillement. Il vit à Bruxelles avec Elza De Groodt qu'il a épousée en 1941 et profite des longues soirées imposées par le couvre-feu pour écrire *Blessures* <sup>3</sup> et entreprend *La Chronique du Cygne* <sup>4</sup>.

En 1947, il devient Secrétaire général du Palais des Beaux-Arts, poste qui l'amènera à beaucoup voyager pour choisir des spectacles. Il aborde les autres cultures sans préparation préalable, curieux de la manière dont il pourra en saisir le message au

<sup>1</sup> Le nom de ce village du Brabant wallon est repris dans *Il pleut dans ma maison*.

<sup>2</sup> Ce livre au titre paradoxal, si l'on se réfère aux circonstances de son achèvement, et fort significatif de *Tout est réel ici*, paraîtra en 1941, aux éditions de la Toison d'Or.

<sup>3</sup> Ce roman sera publié en 1945, chez Gallimard.

<sup>4</sup> Plon, 1949.

travers de codes et de modes de représentation si radicalement autres. La Russie ( dès 1953 ) et la Chine ( en 1963, notamment ) le comblent : il trouve, à l'opéra de Pékin, un sens somptueux du rite au service d'une mythologie ancrée dans le spectacle ; il est fasciné par la symbiose des moyens d'expression ( musique, danse, chant, parole ) et par la perfection de la technique tout entière au service du spectacle sacré ; le mode de pensée des Chinois, fragmentaire et très concret, lui fait d'abord éprouver un sentiment d'étrangeté, mais il perçoit ensuite, par le biais de la poésie, une aptitude extraordinaire à saisir l'instant comme porteur d'éternité. En Russie, l'hiver, le Bolchoï, des gens simples rencontrés par hasard en Arménie, la ferveur et la féerie des célébrations religieuses orthodoxes à Zagorsk, le transportent également dans cet ailleurs où l'être, pour un moment, retrouve ce dont le réel déceptif le prive : le contact avec l'absolu, avec l'origine, l'unité et la totalité. Le Maroc et l'Indonésie, par contre, dans leurs bidonvilles, le mettent crûment face à la réalité de la souffrance humaine, constante et universelle, et le renvoient au désir du néant, le ramènent au pessimisme.

En 1949, suite à une commande de Claude Etienne, Paul Willems écrit sa première pièce, *Le Bon Vin de Monsieur Nuche* <sup>1</sup>. Dès lors, sa production littéraire sera principalement théâtrale. Elle culmine avec *Il pleut dans ma maison*, créée d'abord en allemand, à Cologne et à Vienne, en 1958. Suivront notamment : *Warna ou Le Poids de la neige* ( 1962 ), *Le Marché des petites heures* ( 1964 ), *La Ville à voiles* ( 1966 ), Prix Marzotto, Prix triennal de l'Etat belge, *Les Miroirs d'Ostende* ( 1974 ), *Elle disait dormir pour mourir* ( 1983 ). La plupart des pièces de Paul Willems sont traduites en allemand par Maria Sommer. Certaines le sont dans d'autres langues : anglais, russe, espagnol, ...

L'œuvre de Paul Willems s'est épanouie dans la création théâtrale à partir du moment où l'écrivain a découvert dans ce mode d'expression, et dans l'événement unique, incertain et parfois merveilleux que constitue chaque représentation, le moyen le plus parfait pour arracher aux fracas du monde les instants exquis, les fragments d'éternité qu'il recèle.

---

<sup>1</sup> La pièce sera créée en 1949, au Rideau de Bruxelles.



En 1980, Paul Willems obtient le Prix quinquennal de Littérature pour l'ensemble de son œuvre. Il vit actuellement à Missembourg.

Francine Mikolajczak-Thyrion  
Université Catholique de Louvain